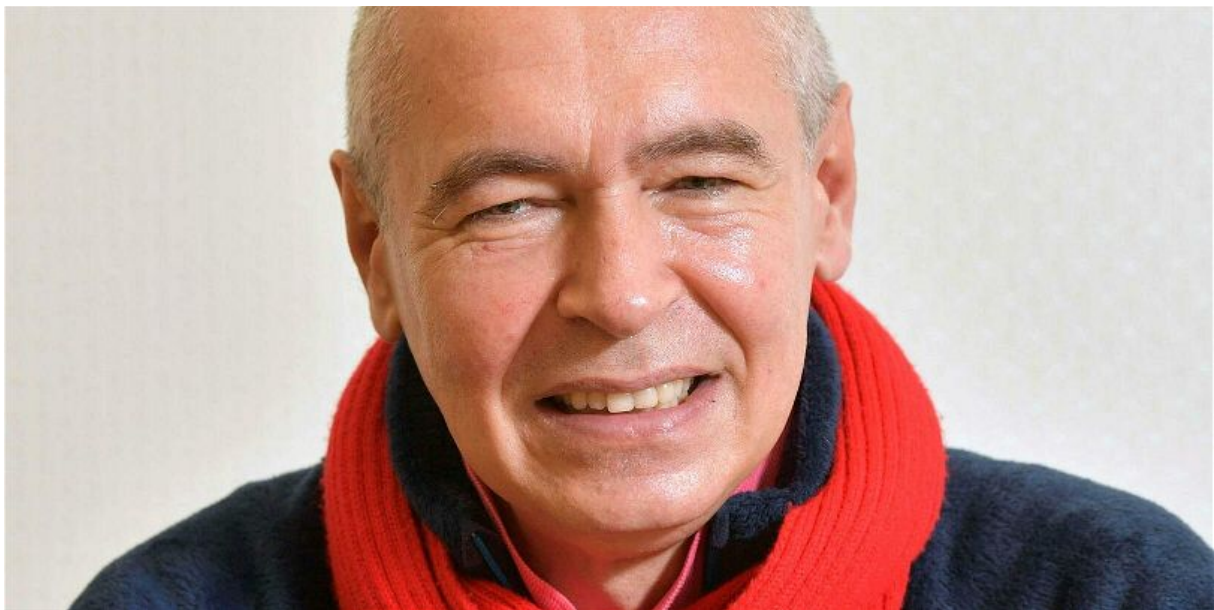


Ivo Pogorelich, parlons travail !

LA CHRONIQUE D'OLIVIER BELLAMY. Le pianiste Ivo Pogorelich répond aux questions de notre chroniqueur à l'occasion de sa venue à la Philharmonie de Paris.



Ivo Pogorelich en 2018. © Tomoko Hagimoto/AP/SIPA / SIPA / Tomoko Hagimoto/AP/SIPA

Depuis le scandale de son éviction au Concours Chopin en 1980, Ivo Pogorelich est [un artiste qui fascine](#) par son talent unique. À l'occasion de son grand retour dans la série Piano**** à Paris, il nous livre quelques secrets.

Le Point : Quelle idée originale du son votre professeure Aliza Kezeradze vous a-t-elle transmise ?

Ivo Pogorelich : Grâce à Aliza Kezeradze, rencontrée bien jeune à Moscou, j'appartiens à une lignée remontant à Beethoven, qui était un véritable ingénieur du piano. Il a révolutionné la capacité expressive de

l'instrument en créant une technique inconnue avant lui. Cette approche a été développée par Liszt qui savait orchestrer le son du piano et y trouver la voix humaine. J'ai essayé de donner un exemple de l'inventivité de Beethoven dans mes enregistrements (Sonates op. 54 et op. 78) qui montrent son besoin illimité d'expérimenter le piano comme dans un laboratoire. J'espère toujours m'approcher du son le plus pur. Parfois cela me réussit, parfois peut-être pas. C'est ce qui m'a été transmis.

Quels sont les secrets de votre technique actuelle ?

Le secret, qui n'en est pas vraiment un, est d'adapter l'anatomie des mains à quelque chose de rigide et de mécanique comme le piano. En soi, ça reste un meuble, et il faut s'accrocher pour lui donner les couleurs de la vie qu'on a en soi. L'idée est de réduire au maximum la distance physique qui existe entre les doigts et le clavier – ça se passe surtout dans la tête – permettant la transmission la plus directe de l'énergie. On cherche à transmettre nos idées aux muscles, avec le moins de déperdition possible, de sorte que le tout finisse dans les cordes du piano. Le chemin est long, l'esprit parfois divague, il faut sentir le bois, donner vie au son.

Quelle discipline suivez-vous (gammes, arpèges, études) ?

La meilleure façon de s'exercer est d'écouter attentivement le matériau musical. On le répète sans cesse, on le cisèle, on se l'approprie, et l'on arrive progressivement à se familiariser avec. Au bout d'un certain temps à travailler la reproduction du son, l'idée en devient naturelle. À ce moment, il est utile d'explorer tout autre chose. L'étude de nouveaux morceaux de musique pourvu qu'ils soient inspirés et abondants – offre un atout dans la réflexion et la purification du répertoire. Quand on revient au projet initial, on y découvre des splendeurs. On y voit plus clair.

Comment vous préparez-vous le jour d'un concert ?

Je suis une routine stricte. Le matin, je vais au théâtre et je répète sur l'instrument de concert dans l'acoustique de la salle, ce qui est possible dans la plupart des cas. Ensuite, je déjeune, je fais une sieste, je prends une douche, et je retourne au théâtre où je m'échauffe et je réchauffe l'instrument, j'explore la manière avec laquelle le son voyage dans l'espace pour ainsi dire. Je reste avec l'instrument aussi longtemps que possible.

Comment faites-vous chanter le piano ?

Je le fais en écoutant le son, avec mon cerveau et avec mes oreilles, bien sûr. Je suis les lignes sonores comme un rayon de lumière qui reflète des teintes variées au cours de son voyage, ou comme un vol d'oiseau qui dévie et s'égaré selon le vent ou l'humidité de la région traversée, et je fais attention aux couleurs qui changent en fonction de la distance parcourue. Le son naît, vit, et meurt.

Comment choisissez-vous vos doigtés ?

Je cherche toujours le doigté le mieux adapté au matériau. Le choix peut être long, et conduit parfois à des variations ou à des changements. Souvent, c'est évident, mais parfois, à y regarder de plus près, on découvre des doigtés plus intéressants.

La pédale est-elle « la recherche d'une vie », comme le disait Chopin ?

La pédale est un outil qui doit être utilisé avec parcimonie, sinon un usage excessif peut nuire aux harmonies de la musique, mais cette réponse est trop simpliste. On pourrait dire beaucoup de choses à ce sujet, mais l'utilisation mesurée de la pédale est surtout une question de pratique.

À qui jouez-vous vos programmes ? Vous enregistrez-vous pour vous critiquer ?

Je joue d'abord pour le compositeur. C'est évident et un peu paradoxal, car je suis mon propre chemin, mais on cherche toujours à unifier son idée avec la pensée d'origine. Un interprète dispose de deux « ponts » pour opérer cette fusion : l'un est la partition, l'autre est le piano lui-même, ce qui est compliqué pour un artiste itinérant. Il est important d'avoir un miroir devant soi. Seul, face à la partition et à l'instrument, on risque de s'engouffrer dans des contre-allées subjectives. J'ai un collègue à Vienne qui a reçu la même formation que moi, et je m'expose à son avis critique, c'est ce que j'appelle un miroir. Le dialogue est toujours constructif et souvent très inspirant. En revanche, je ne m'enregistre jamais, ce serait comme écouter sa propre voix, au risque de s'en dégoûter et de perdre courage.

La liberté se décide-t-elle, doit-on la conquérir ou dépend-elle des circonstances ?

La liberté existe dans le concept d'architecture musicale et non en dehors. Le texte est là, les instructions métriques également – bien qu'elles soient aléatoires, car on n'est pas jamais sûr de ce qu'un « allegro » pour Beethoven représente aujourd'hui. Sans parler de Schumann qui peut mettre sur une page « le plus vite possible » et sur la suivante « encore plus vite »... Le reste dépend de la fantaisie d'un individu, de sa versatilité, de son imagination et aussi de son talent naturel pour découvrir la vérité du texte musical.

Le tempo dépend-il plus de l'esprit (donc de la volonté), ou du cœur (donc de l'abandon) ?

Le tempo est suggéré par le compositeur, et il est relatif au caractère du matériau. Il y a des pages chez Schumann ou chez Liszt qui sont à la limite de ce que l'on peut faire avec ses doigts. Chez Schubert, on peut penser au trot d'un cheval, ce qui est relativement clair. Chez Schumann, c'est autre chose... Cependant, lors d'une représentation publique, plusieurs éléments influencent le flux de la musique, tels que la qualité de l'instrument, l'acoustique de la salle et d'autres facteurs moins tangibles. Tous ces éléments forment le charme d'une expérience unique, car aucun concert ne ressemble à un autre.

Mardi 7 novembre, 20 heures, Philharmonie de Paris. Piano ****.
Programme Chopin. Pogorelich Chopin – 1 CD Sony Classical